

Mondes d'outre-mer
histoire

NC

9
18



Hubert *DESCHAMPS*

**histoire
de Madagascar**

BERGER ★ LEVRAULT

HISTOIRE DE MADAGASCAR

8° 0³ A

45

DU MÊME AUTEUR

- Les Antaisaka : Géographie humaine, histoire et coutumes d'une population malgache* (Tananarive, 1938, Thèse de lettres de la Faculté de Paris).
- Le dialecte Antaisaka* (id.).
- Madagascar* (Paris, Berger-Levrault, 1947; 2^e édition, 1951).
- Côte des Somalis* (id., 1948).
- Les pirates à Madagascar aux XVII^e et XVIII^e siècles* (id., 1949; 2^e édition, 1972).
- Gallieni pacificateur* (Paris, Presses Universitaires de France, 1950; en collaboration avec Paul Chauvet).
- La fin des empires coloniaux* (id., 1950; traductions espagnole et japonaise; 2^e édition, 1959).
- Les voyages de Samuel Champlain, Saintongeais, père du Canada* (id., 1951).
- L'Union française, histoire, institutions, réalités* (Paris, Berger-Levrault, 1952; 2^e édition en anglais : *The French Union*, 1955).
- L'éveil politique africain* (Paris, Presses Universitaires de France, 1952).
- Pirates et flibustiers* (id., 1952; traduction espagnole, 1956).
- Les méthodes et les doctrines coloniales de la France, Du XVI^e siècle à nos jours* (Paris, Armand Colin, 1953).
- Peuples et nations d'outre-mer (Afrique, Islam, Asie du sud)* (Paris, Dalloz, 1953).
- Les religions de l'Afrique noire* (Paris, Presses Universitaires de France, 1954, 2^e édition).
- Tahiti, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides* (Paris, Berger-Levrault, 1957, en collaboration avec Jean Guiart).
- Les Malgaches du Sud-Est* (Paris, Presses Universitaires de France, 1958, en collaboration avec Suzanne Vianès).
- Les migrations intérieures passées et présentes à Madagascar* (Collection *L'Homme d'outre-mer*, nouvelle série, n° 1, Éditions Berger-Levrault, 1959).
- Histoire de Madagascar* (1^{re} édition, Berger-Levrault, 1960).
- Les institutions politiques de l'Afrique noire* (P. U. F., 1962).
- Traditions orales et archives au Gabon* (Berger-Levrault, 1962).
- L'Afrique noire précoloniale* (P. U. F., 1962).
- Paramour*, roman (sous le nom de Marc La Boisière, Plon, 1963).
- Le Sénégal et la Gambie* (P. U. F., 1964).
- Quinze ans de Gabon : 1839-1853* (Société française d'Histoire d'Outre-mer, 1965).
- L'Afrique du XX^e siècle* (en collaboration, Sirey, 1967).
- L'Afrique occidentale en 1818 (voyage de Mollien)* (Calmann-Lévy, 1967).
- L'Europe découvre l'Afrique* (Berger-Levrault, 1967).
- Madagascar* (P. U. F., 1968).
- Histoire des Explorations* (id., 1969).
- Histoire générale de l'Afrique noire*, en 2 tomes (direction d'une œuvre collective, P. U. F., 1970-1971).
- Histoire de la Traite des noirs* (Fayard, 1972).
- Les Européens hors d'Europe, 1434-1815* (P. U. F., 1972).
- En préparation :
Mémoires.

380

NC

MONDES D'OUTRE-MER

Collection publiée sous la direction d'Hubert DESCHAMPS

Série : HISTOIRE

Hubert DESCHAMPS

Professeur honoraire à la Sorbonne

HISTOIRE DE MADAGASCAR

Avec 13 cartes et 31 photographies

Quatrième édition revue et complétée

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte, PARIS (VI^e)

1972

DL • 18 1 1773-00800

NUMÉRES D'OUTRE-MER

Collection publiée sous le patronage de l'Institut de Madagascar

1972

Hubert DESCHAMPS

Professeur honoraire à l'Université de Madagascar

HISTOIRE

DE MADAGASCAR



Avec 12 cartes et 20 illustrations

Quatrième édition revue et corrigée

© by *Éditions Berger-Levrault, Paris, 1972*

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays

PREFACE

AU PEUPLE MALGACHE,
avec mes souhaits d'avenir

H. D.

*Teny zato, kabary arivo,
fa iray ihany no marina*

Cent paroles, mille discours;
mais la vérité est unique.

Proverbe malgache

THE PEOPLE'S PARTY
OF THE UNITED STATES
H. D.

THE PEOPLE'S PARTY
OF THE UNITED STATES
H. D.

PRÉFACE

« *L'Histoire du Monde n'est pas faite* » écrivais-je dans la préface au premier volume de cette collection. J'entendais par là qu'elle serait incomplète tant qu'en seraient absentes l'Afrique tropicale et l'Océanie. Il y a peu de temps encore, l'histoire de ces continents paraissait achevée lorsqu'on avait narré la geste européenne de la découverte et de la conquête. Pensez à une histoire de France dont les seuls personnages seraient les Grecs, les Romains, les Arabes, les Anglais, les Allemands et les Américains ! Sans doute les influences étrangères ne peuvent-elles être négligées, mais l'histoire d'un pays est avant tout celle des peuples qui l'habitent. Si les écrits manquent, la tradition orale, l'ethnologie, l'archéologie sont aussi des documents ; la méthode historique leur est applicable et doit apprendre à les utiliser. De l'« ethno-histoire », complétée par les écrits, résultera l'histoire totale de ces pays qui, éveillés aujourd'hui à l'existence autonome et à la science, ont soif de connaître leur passé et, par là, de prendre leur place dans la famille humaine et la continuité de sa destinée.

Située au croisement d'influences de l'Océanie et de l'Afrique, Madagascar est au centre même de la zone planétaire dédaignée par l'histoire classique. Il n'en existe aucune histoire d'ensemble, mais des ouvrages de détail, concernant pour la plupart, soit des entreprises européennes, soit les souverains Merina. Ceux-ci ont eu la double chance de représenter au XIX^e siècle un royaume internationalement connu et d'avoir leurs traditions recueillies à la même époque par un admirable précurseur de l'ethno-histoire, le R. P. Callet. Mais pour l'immense majorité des Malgaches, nous ne disposons, dans l'hypothèse la plus favorable, que d'études fragmentaires de valeur inégale, dispersées en articles dans de nombreuses revues, et parfois même manuscrites.

Le travail de bénédictins des deux Grandidier, de leurs émules et de leurs successeurs aussi bien que la masse d'articles et de mémoires accumulés, notamment par l'Académie malgache, et ce qu'ont pu livrer jusqu'ici les traditions orales et les archives,

fournissent les éléments d'une histoire. J'en ai tenté la synthèse, en m'efforçant de souder ensemble les histoires des divers peuples, de redresser des erreurs et des stéréotypes consacrés par l'usage, de cesser d'apporter aux dynasties et aux colonisateurs un intérêt exclusif pour atteindre la civilisation et le peuple malgache dans ses origines, sa conquête de l'espace, sa culture, son évolution.

Cette histoire d'un des pays les plus originaux du monde apparaît, dans sa marche continue à l'unité, comme particulièrement cohérente et clairement progressive. Elle diffère, à cet égard, d'histoires cycliques, comme celles de l'Inde ou de la Chine, et évoque plutôt, dans son déroulement logique, l'histoire de France elle-même. J'espère que cette impression facilitera la lecture de ce volume à tous ceux, malgaches, français et étrangers qui voudront y trouver le passé d'un pays et d'un peuple qui me sont chers.

Une telle synthèse, utile par les rapprochements qu'elle permet, peut l'être tout autant par les lacunes qu'elle révèle. J'ai dû me livrer, sur certains points, à des hypothèses aventureuses (en indiquant bien qu'il s'agissait d'hypothèses), et, sur d'autres, exposer les éléments des problèmes sans pouvoir conclure. Que ces hypothèses soient un jour confirmées ou remplacées par d'autres prouvées plus solides, que ces lacunes soient comblées, que ces problèmes soient résolus, ce sont les vœux bien ardents que je forme. Et je salue ici par avance les historiens de l'avenir qui poursuivront la tâche si bien commencée par nos maîtres, les grands malgachisants du passé.

Car des controverses sur le sens de l'Histoire n'émerge qu'une seule certitude : c'est qu'elle est mouvement. Et l'Histoire écrite elle-même, en se dépassant, prouve qu'elle a vraiment vécu dans la conscience des hommes.

H. D.

NOTE LIMINAIRE

PRONONCIATION

L'o malgache se prononce ou; le son o est rendu par ao. L'e se prononce é. Le j représente dz. L's est intermédiaire entre s et ch. Les diphtongues tr et dr sont accompagnées d'une expiration. Les finales a et i (celle-ci sous la forme y dans l'orthographe merina classique) sont presque muettes. L'r est roulé. L'accent tonique est presque toujours sur la première syllabe, soit dans les mots de deux syllabes (hóva), soit dans les mots de trois syllabes (ólona, mérina); dans ceux-ci, la syllabe médiane est presque élidée (oulne, merne). Dans les composés, très nombreux, chacun des mots garde son accent (Sákaláva, Bétsímisaraka).

Dans l'ensemble j'ai suivi la graphie élaborée au siècle dernier pour le dialecte merina, qui est devenu la langue officielle. Cependant, pour les mots côtiers, j'ai adopté le signe ñ pour le son gn, et (sauf pour les diphtongues) la finale i au lieu de cet y qui est, à mon sens, la seule erreur de l'excellente orthographe malgache.

L'INDEX final, en même temps que la pagination, donnera entre parenthèses, pour les principaux mots et noms malgaches figurant dans le texte, leur *prononciation française* approximative et parfois leur sens. L'index constituera ainsi un petit *glossaire*.

BIBLIOGRAPHIE

Les chiffres italiques placés dans le texte entre parenthèses reportent à un numéro dans la bibliographie. Les indications qui suivent en chiffres arabes sont ceux de la page. Les chiffres romains, quand il en existe, indiquent le tome.

Première période

LES SIÈCLES OBSCURS

(jusqu'en 1500)

Première période

LES SIÈCLES OBSCURS

(jusqu'en 1500)

CHAPITRE I

LES ORIGINES

I. — LES COLONS MYSTÉRIEUX

A. — DONNÉES SCIENTIFIQUES

1. Quasi-absence de préhistoire

Si l'origine des peuples est toujours plus ou moins conjecturale, celle des Malgaches s'enveloppe d'un mystère particulièrement épais. En l'absence de tout témoignage historique, soit document écrit, soit tradition orale, il faut recourir aux constatations des autres sciences. Or celles-ci sont parfois déficientes, parfois semblent mener à des contradictions sans issue.

Les réponses négatives sont fournies par la *géologie*, la *paléontologie humaine* et la *préhistoire*. Madagascar est séparé de l'Afrique depuis le primaire, de l'Inde depuis le secondaire. Si des ponts temporaires semblent avoir existé avec l'Afrique à diverses périodes ultérieures, permettant l'introduction de certains mammifères archaïques, la dernière de ces communications a cessé au milieu de l'ère tertiaire, donc bien avant l'arrivée des hominiens et même des singes.

On trouve en Afrique du sud des anthropopithèques et des hommes très anciens, ainsi que des pierres taillées en quantités énormes et d'époques très variées. A l'autre bout de l'océan Indien, l'Indonésie est la patrie du pithécantrophe; on y rencontre l'homme de Néanderthal, les industries de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze.

Or, placée entre les deux, Madagascar n'a révélé, du moins jusqu'ici, ni ossements d'hommes fossiles, ni gisements de pierres taillées ou polies, ni bronze. Deux cailloux grossièrement taillés en herminettes de type indonésien ont été trouvés posés sur le sol en deux points des plaines de l'ouest. A Ampa-

sambazimba, à l'ouest de Tananarive, des animaux subfossiles ont été trouvés mêlés à des poteries archaïques. A Lamboharano, au nord de Tuléar, une autre herminette de même type était mêlée d'ossements d'animaux éteints. A Talaky, sur la côte sud, au milieu d'amas de coquillages et de tessons de poteries archaïques, ont été trouvés des coquilles d'œufs d'æpyornis, des pesons de pêche en grès ou en argile cuite, des cuillères en coquillages et des hameçons en fer. A Irodo, dans l'extrême nord, des débris de poteries étaient mélangées à des vestiges d'habitations en bois.

Donc, pour être minces, ces constatations n'en mènent pas moins à une conclusion essentielle : *L'île semble avoir été déserte pendant les périodes préhistoriques. L'homme ne l'a atteinte qu'à une époque postérieure, par la navigation et, sans doute, connaissant déjà la poterie et le fer.*

2. Courants, vents, navigation

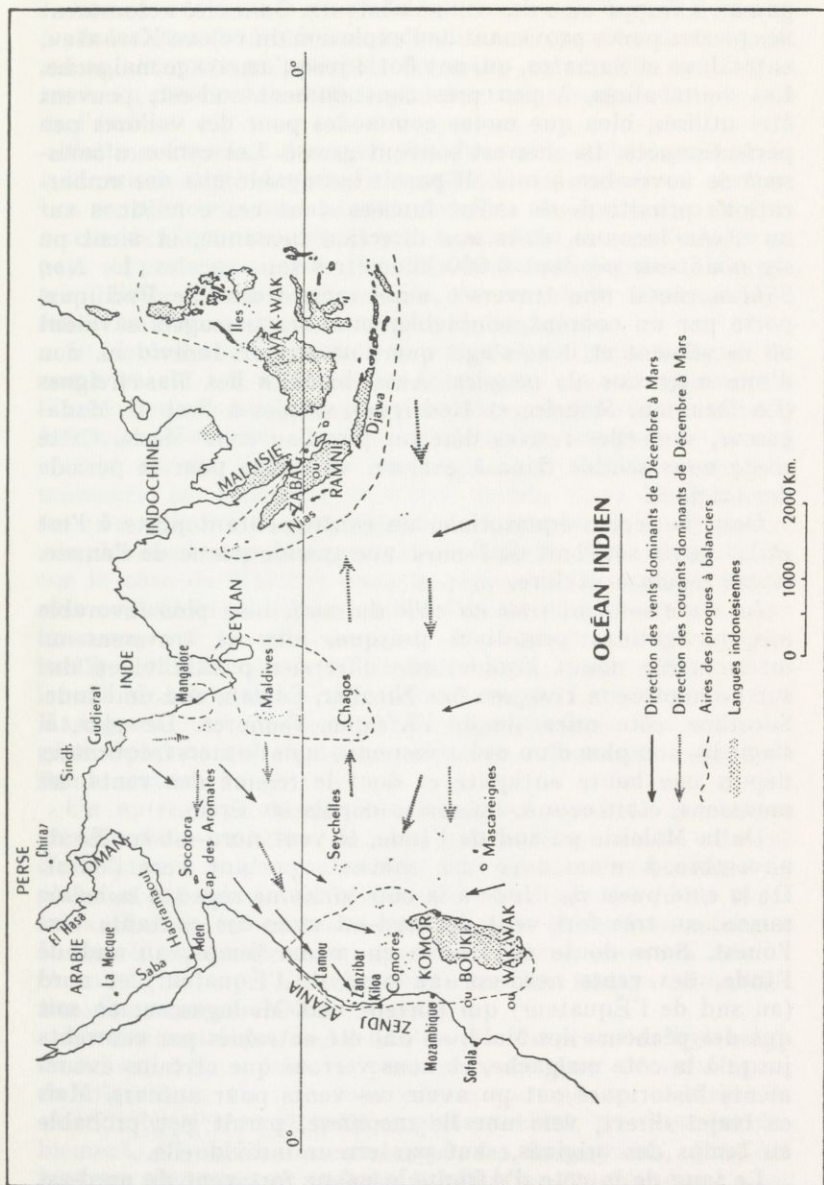
C'est dire l'importance, pour notre sujet, des données de la connaissance des vents, des courants et des techniques anciennes de navigation dans l'océan Indien.

Avec l'Afrique, voisine de 400 kilomètres en moyenne avec le relais des îles Comores, les communications ne présentent pas de difficultés insurmontables, surtout si l'on vient du nord-ouest, de la région de Zanzibar. Les courants sont variables sans doute, mais trop faibles pour s'opposer à la navigation (1). Les vents, contraires d'avril à septembre, sont utilisables (nord et nord-est) de novembre à mars. Il semble cependant que les moyens nautiques des noirs africains aient été limités et que les techniques maritimes leur aient été apportées d'ailleurs.

Nous verrons plus loin qu'à tout point de vue Madagascar doit beaucoup à l'Indonésie. Il nous faut donc rechercher quelles conditions ont rencontrées les Indonésiens pour traverser l'océan et parvenir dans la Grande Ile.

La constance du grand courant sud-équatorial qui part du sud de Java, traverse l'océan et vient buter contre Mada-

(1) *Courant du Canal de Mozambique.* — L'argument des courants contraires, donné par Grandidier (2-1) pour justifier sa théorie de la non-africanité des Malgaches ne résiste pas à l'examen. D'ailleurs nous savons qu'à la fin du xviii^e siècle les pirates Betsimisaraka, montés sur des pirogues sans balancier, avec des voiles de nattes plus que rudimentaires, allaient chaque année piller les Comores et la côte d'Afrique et en revenaient.



gascar, a frappé bien des commentateurs. On a cité notamment des pierres ponce provenant de l'explosion du volcan Krakatau, entre Java et Sumatra, qui ont flotté jusqu'au rivage malgache. Les vents alizés, à peu près constamment sud-est, peuvent être utilisés, bien que moins commodes pour des voilures peu perfectionnées. La mer est souvent grosse. Les cyclones sévissent de novembre à mai. Il paraît incroyable que des embarcations primitives se soient lancées dans ces conditions sur un océan inconnu, dans une direction inconnue, et aient pu s'y maintenir pendant 6 000 kilomètres sans escales. Le *Kon Tiki* a réussi une traversée aussi longue dans le Pacifique, porté par un courant semblable, mais ses passagers savaient où ils allaient et il ne s'agit que d'un exploit individuel, non d'une migration de peuples. Aussi bien les îles Mascareignes (La Réunion, Maurice et Rodrigue), situées à l'est de Madagascar, sont-elles restées désertes jusqu'au xvii^e siècle. Cette route nous semble donc à exclure, au moins pour la période des origines.

Dans la région équatoriale, un contre-courant porte à l'est et les vents soufflent de l'ouest une grande partie de l'année. Autre région à exclure.

La seule voie qui reste est celle du nord, bien plus favorable aux navigations primitives puisque, loin de traverser un interminable désert liquide, elle offre des possibilités d'abri sur de nombreux rivages : îles Nicobar, Ceylan, sud de l'Inde, Socotara, côte orientale de l'Afrique, Comores. De plus, il s'agit là, non plus d'un océan inconnu, mais de mers fréquentées depuis une haute antiquité et dont le régime des vents, les moussons, était connu, au moins depuis les Grecs.

De la Malaisie au sud de l'Inde, le vent nord-est souffle de novembre à mars avec des courants portant vers l'ouest. De la côte ouest de l'Inde à la côte africaine règne, à la même saison, un très fort vent de nord-est avec des courants vers l'ouest. Sans doute on trouve en même temps, au sud de l'Inde, des vents nord-est (au nord de l'Équateur) et nord (au sud de l'Équateur) qui portent vers Madagascar; on sait que des pêcheurs des Maldives ont été entraînés par ces vents jusqu'à la côte malgache, et nous verrons que certains événements historiques ont pu avoir ces vents pour auteurs. Mais ce trajet direct, vers une île inconnue, paraît peu probable au temps des origines, sauf par erreur individuelle.

Le long de la côte d'Afrique le même fort vent de nord-est règne de novembre à avril.

Nous avons donc la possibilité d'une navigation relativement facile suivant cet itinéraire, à condition de profiter de la bonne saison. Le voyage pouvait, du reste, se répartir en étapes avec, au moins, une station plus ou moins longue dans le sud de l'Inde.

Cette route était d'autant plus favorable qu'elle présentait, à la saison d'été boréal, la possibilité de revenir en arrière. Les vents et les courants sont, en effet, absolument contraires à ceux de l'hiver et portent vers le nord-est et vers l'est. Et on peut supposer que, même pour des émigrants disposés à s'expatrier, l'idée d'un retour possible, au cas où ils n'auraient pu fonder d'établissement, n'était pas négligeable.

Or, le long de la route que viennent de nous indiquer les courants et les vents, nous trouvons encore aujourd'hui l'instrument de navigation des malayo-polynésiens : le *canot à balancier*. Balancier double ou balancier simple, le second n'étant qu'une évolution du premier. Il semble avoir pris naissance en Indonésie et s'être étendu dans le Pacifique avec les migrations polynésiennes. A l'ouest, on le rencontre aux îles Andaman, à Ceylan, à l'extrémité sud-est de l'Inde, sur la côte de Malabar dans la région de Mangalore, sur la côte est d'Afrique entre les îles Lamou et Moçambique, aux Comores, sur la côte ouest de Madagascar, avec quelques vestiges sur la côte est. Et nulle autre part ailleurs dans le monde. L'attache des balanciers, à Lamou comme à Madagascar, est exactement du type javanais. La voile est généralement carrée, en étoffe et débordant largement l'embarcation.

Un autre type d'embarcation, dérivé aussi de la pirogue creusée dans un tronc de bois, est le Mtepe de la côte est d'Afrique : à la pirogue initiale sont ajoutés des bordages de planches superposées et reliées entre elles par des fibres végétales. C'est le *bateau cousu* dont le type existait autrefois en Indonésie et en Perse, et que l'on trouve encore à Ceylan et sur la côte de Coromandel, avec des vestiges simplifiés aux Comores et à Madagascar.

L'unité technique ici, dans l'emploi de procédés très originaux, est telle qu'elle ne peut provenir que d'emprunts ou de migrations. Ce que nous savons par ailleurs confirme la seconde hypothèse et indique quels ont été, très vraisemblablement, les véhicules nautiques des immigrants. Par des moyens très proches (canots à balancier, double canot), les Polynésiens ont peuplé les îles du Pacifique.

3. Races

L'anthropologie physique est encore, à Madagascar, peu avancée. On s'est longtemps borné à des constatations superficielles, autorisant les hypothèses les plus fantaisistes. Néanmoins, dans ces dernières années, un certain nombre de constatations ont pu être faites scientifiquement. Elles ont permis des comparaisons et des conclusions d'ensemble (1).

Le caractère essentiel des populations malgaches est la diversité. On rencontre :

1° *un type brun clair, asiatique*, aux cheveux droits ou ondulés, aux traits fins, au crâne mésocéphale, au prognathisme modéré, aux lèvres assez fortes, à la taille moyenne ou faible. Ce type est proche des Indonésiens; certains Javanais et certains Hova se ressemblent comme des frères. On le trouve au maximum, avec des degrés de pureté variables, dans les castes Andriana et Hova du peuple Merina et il constitue les 44 % de ce peuple. On le rencontre aussi, mais avec des proportions très inférieures, chez les Sihanaka, les Tsimihety, les Tanala, les Betsileo (4 %), les Antanosi (où quelques très rares vieux chefs ont encore cette couleur « ventre de biche » décrite par Flacourt);

2° *un type noir, africain*, à cheveux crépus, au prognathisme fort, aux lèvres épaisses, au crâne dolichocéphale. A tous les points de vue les Malgaches de ce type se rapprochent plus des noirs africains que des Mélanésiens avec lesquels on a voulu autrefois les confondre. On peut en distinguer deux variétés : groupes de petite taille (Antesaka) et groupes de grande taille (Bara). Chez les Bara, la proportion de ce type semble dépasser 54 %. Mais il n'est absent nulle part. Chez les Merina, les noirs (Mainty) sont près de 30 %, chez les Betsileo 51 %;

3° *un type mixte* qui, dans l'ensemble, paraît le plus fréquent : peau brun foncé, cheveux frisés, dolicho-mésocéphales, lèvres

(1) *Races*. — Nous avons résumé les conclusions de M^{me} Chamla (A 6), qui a repris dans sa thèse toutes les études antérieures en les complétant très largement. Voir sa bibliographie. Chamla détruit l'hypothèse de Grandidier qui faisait venir les noirs malgaches de Mélanésie. Les proportions des diverses races, que nous donnons d'après elle, ne doivent être prises que comme des indications, le nombre d'individus observés étant beaucoup trop faible pour une vérité statistique.

généralement épaisses, nez court, narines moins larges que les noirs. On trouve aussi dans le sud-est et le sud-ouest des indigènes influencés par des apports « arabes » ou « indiens » (?) : cheveux ondulés, prognathisme nul, lèvres moyennes, visage allongé, nez aquilin ou droit. Le type mixte, majoritaire dans la plupart des groupes, forme des minorités importantes même chez les peuples où les types 1 et 2 dominent : plus de 26 % chez les Merina, 44 % chez les Betsileo, 45 % chez les Bara.

Au point de vue de la tache mongolique et des groupes sanguins, les Malgaches sont, dans l'ensemble, intermédiaires entre les Africains et les Indonésiens. Les groupes du système Rhesus donnent des résultats du même ordre : 2/3 de sang africain, 1/3 de sang indonésien. La sicklémie, d'origine africaine, paraît générale à Madagascar, alors qu'elle est absente en Indonésie.

La diversité raciale est donc la règle, non seulement dans l'île, mais à l'intérieur de chaque peuple. Aucun n'est racialement uniforme. Les trois types (parfois deux seulement) coexistent ou se mêlent en proportions diverses. *Le Malgache n'est donc ni un asiatique ni un africain, mais une juxtaposition ou un métissage des deux, un peuple original et d'une grande variété* (1).

4. Langue

La linguistique présente un autre aspect. A la diversité anthropologique s'oppose l'unité de la langue malgache. Aux éléments africains majoritaires dans la composition du peuple malgache répond le caractère asiatique de sa langue, qui appartient indiscutablement au rameau indonésien des langues malayo-polynésiennes, rameau qui s'étend aux îles de la Sonde, aux Philippines, à la Malaisie, aux autochtones de Formose et à certains peuples Moï de l'Indochine orientale. On pense généralement que la presqu'île indochinoise a constitué le pays primitif des indonésiens, qui ont été rejetés vers les îles ou assimilés par les invasions de peuples venus du nord : Birmans, Khmer, Thaï, Vietnamiens. Les Polynésiens seraient un rameau différent du même tronc.

Les langues du rameau indonésien ont entre elles une

(1) La thèse de sciences de M. Chabeuf (A 32) est venue confirmer ces vues. Il expose longuement les différences, mais conclut : « Il n'en existe pas moins un ensemble de signes communs à tous les malgaches ». Il parle même d'une « sous-race malgache... à la périphérie des races mélanodermes et non loin des xanthodermes les plus métissés. »

ressemblance aussi frappante que celle des langues latines. L'essentiel de la phonétique et du vocabulaire sont identiques (à certaines mutations près, toujours les mêmes). La plupart des mots sont de deux syllabes, avec alternance de voyelles et de consonnes. Les dérivations à l'aide de préfixes (m pour le verbe, p pour l'agent, etc...), de suffixes ou d'infixes (in, om) sont caractéristiques, ainsi que les phénomènes d'agglutination et de réduplication. La grammaire et la syntaxe, pour le plus grand nombre de leurs traits, sont de même nature. La parenté est si évidente qu'elle a frappé dès le début du xvii^e siècle, les voyageurs européens, qui n'étaient pas des linguistes.

On a cherché à pousser plus loin et à rattacher le malgache à l'une ou l'autre des 250 langues indonésiennes, notamment au malais, au javanais, au batak et au nias de Sumatra, au tagal des Philippines, au maanjan de Borneo. On a trouvé (surtout pour le dernier) des similitudes particulières, mais non une identité. Il est admis aujourd'hui que toutes les langues indonésiennes dérivent d'une même langue originelle, l'« indonésien commun » qui s'est diversifié au cours des âges. Le malgache doit être une de ces branches issues du tronc commun, branche qui a conservé ou acquis, par suite d'une évolution indépendante dans une île lointaine, des caractères particuliers.

Ces caractères sont : l'existence d'un article, celle de préfixes pour la conjugaison, celle d'une voix relative des verbes, et surtout la vocalisation des finales, qui donne au malgache un aspect original. Au malais *burung* (oiseau) correspondent les mots malgaches *vorona* (merina) ou *voro* (antesaka); au malais *langit* (ciel), les mots malgaches *lanitri* (antesaka), *lanitse* (antandroy) *lanitra* (merina). On peut supposer que le malgache est un indonésien modifié par une prononciation africaine habituée à des voyelles finales, de même que le français est un latin déformé par des gosières gaulois.

Dez (B. Mad. 63), comparant le malgache à l'indonésien commun défini par Dempwolf, énumère ainsi les éléments culturels apportés d'Indonésie et révélés par les racines semblables : noms d'animaux marins, plantes alimentaires (bananier, canne à sucre, prunier, patate, riz), maison (bois, famille, pilier, murs végétaux, échelle), mobilier (étagère, trépied, cuillère), préparation du riz (pilon, mortier, van), récipients (calebasse), forge (enclume, étau), vanneries (tresses, nattes, corbeilles), vêtements (toge, nattes, couture), parures (tatouages), musique (tambour, flûte), chasse et pêche (sagaïe, hameçon, nasse), agriculture (sarcler, déboiser, récoltes),

navigation (pirogue, radeau, ancre, écope, voile, mât, ramer), religion (tabou, sacré, sort, Dieu). Noter l'absence de la rizière inondée et des animaux domestiques.

Ceux-ci portent des noms bantous. L'apport bantou est très minoritaire, mais non négligeable. A ces vocabulaires sont venus s'ajouter, mais en très petites quantités, des mots, sanscrits (1), arabes et européens, ces derniers récents.

Les différences entre les dialectes malgaches sont aussi faibles que celles des divers patois français de langues d'oïl. Les finales varient, certaines lettres également (didi = lili). La grammaire et la syntaxe sont uniformes. C'est surtout dans le vocabulaire qu'on constate quelques apports différents. Les mots swahili sont plus nombreux chez les Sakalava, en contact depuis de longs siècles avec les commerçants de la côte d'Afrique et des Comores. Le sud, y compris le Betsileo, a un assez grand nombre de mots spéciaux. Il n'y a d'ailleurs aucune corrélation entre l'aspect asiatique ou africain des divers peuples malgaches et leur dialecte. Au contraire, les mots sanscrits sont un peu plus nombreux chez les noirs de la côte est que chez les Hova; ceux-ci emploient certains mots bantous (mamba : crocodile, osy : chèvre), alors que les premiers connaissent seulement les mots indonésiens (voay, bengy). La variété des dialectes est donc d'origine géographique, non raciale.

5. Techniques

C'est la même impression d'*unité* que nous donne l'ethnographie, qu'il s'agisse des techniques, de la société ou des traits culturels. Les différences provinciales résultent de la géographie, mais l'ensemble présente une similitude frappante. Les apports africains à cette civilisation malgache semblent plus importants que dans la langue, mais le fond paraît se rattacher à l'Indonésie; non pas à l'Indonésie hindouisée et islamisée, mais à la civilisation indonésienne ancienne originale, telle qu'elle existait à Java et à Sumatra au début de notre ère, telle qu'on la trouve encore chez les peuples restés païens à Borneo, Célèbes, aux Philippines, dans certaines petites îles de la Sonde, et dont de nombreux éléments survivent encore dans l'ensemble de l'archipel.

(1) *Sanscrit*. — Razafinsalama (A 10) comptait plus de 500 racines sanscrites en malgache. Cette liste a été ramenée à quelques dizaines par la sancriste Solange Thierry (A 12). La plupart de ces mots existent aussi bien dans d'autres langues indonésiennes. Le calendrier sanscrit, adapté à la vie agricole, est en usage sur la Côte Est; les autres régions ont adopté le calendrier arabe.

A. — Un grand nombre de *techniques indonésiennes* se retrouvent (ou se retrouvaient) à Madagascar : défrichement par le feu, bêche à long manche, rizières inondées, culture du taro, de l'igname, du bananier, du cocotier; élevage du chien, du porc noir et des volailles; importance de la pêche et de ses techniques (nasses, harpons, empoisonnement), pêche au cachalot et à la tortue, pirogue à balancier; chasse à la lance, à la sarbacane, à la fronde; tressage des corbeilles et des nattes qui constituent l'essentiel du mobilier, vêtement (pagne ou fourreau) de nattes ou d'écorce battues, calottes tressées, tissage du coton et des fibres végétales; utilisation des calebasses et des bambous comme ustensiles; plats de bois, poteries semblables, perçoir rotatif, râpe à coco dentelée; four souterrain; maisons végétales rectangulaires sur pilotis avec toits à deux pans fortement inclinés, et bois croisés sur les cases de chefs; soufflet de forge fait de deux troncs d'arbres évidés où passent des pistons; production du feu par frottement des écorces; villages sur collines entourés d'un fossé; tatouage, épilation du corps; circoncision, laquage (ancien) des dents; sculpture sur bois.

La *civilisation mégalithique*, soit préhistorique (sud de Sumatra notamment), soit actuelle (Nias, Florès, Sumba) est toujours vivante à Madagascar, avec des formes semblables ou assez voisines de pierres levées, de petits dolmens, de tombeaux quadrangulaires à gradins avec revêtement intérieur en dalles.

B. — D'autres techniques se rapprochent de celles de *l'Afrique orientale*, swahilie, bantoue ou chamitique : culture du mil; importance du bœuf signe de richesse, entaille aux oreilles des bœufs; tissage du coton; toge; poterie; faucilles à dents; silo; lance; bouclier rond; sculptures sur bois (oiseaux à long bec, seins sur les portes); disque sur le front; circoncision; limage des dents.

C. — Ces comparaisons n'ont pas encore fait l'objet d'études précises. La seule enquête scientifique complète (Sachs A 14) a porté sur les *instruments de musique* :

a) origine indonésienne : bambou frappé, xylophone sur cuisse, tuyaux basculants, conque (antsiva), tambour sur cône (hazolahi), cithare sur tuyau (valiha);

b) origine africaine : râcle, poutrelle frappée, hochets, tambour sur coupe, arc à calebasse (jejolava), corne.

Sachs remarque qu'il s'agit des instruments les plus anciens de l'un et l'autre pays. A ce stock se sont ajoutés, sans doute plus tard, les instruments arabes (flûte, hautbois, vielle à pique).

6. Sociétés et culture

La *société malgache*, très uniforme malgré quelques variantes, reflète la même dualité de traits, africains et indonésiens, avec une prépondérance assez nette de ceux-ci.

A. — *Traits indonésiens* qu'on retrouve à Madagascar :

a) *Société*. — clans patrilineaires avec des traits matrilineaires; tabou de l'endogamie plus marqué pour les descendants de deux sœurs; liberté sexuelle des jeunes filles, relations pré-nuptiales, polygamie limitée, femmes offertes à l'hôte (notamment chez les anciens Sakalava); liberté juridique de la femme par rapport à l'époux; son autorité morale; parenté classificatoire; classes d'âge; le père prend le nom de son enfant; meurtre des jumeaux (antambahoaka); infanticide pour conjurer le mauvais sort; absence de corrections à l'égard des enfants; fréquence de l'adoption; fraternité du sang; terres propriété du clan ou de la grande famille; stratification sociale en trois castes : nobles, libres, esclaves, ceux-ci prisonniers de guerre et traités humainement; guerre avec la lance, embuscades, avertissement d'assaut par la conque marine; tabou du nom du roi après sa mort, culte des reliques royales, conseil du chef, arrière-train des bêtes sacrifiées offert au chef; on ne verse pas le sang du roi, il est porté en palanquin.

b) *Religion*. — Dieu sans attributs; esprit des eaux et des hauts lieux; culte des ancêtres, offrandes, sacrifices; sacrifice du buffle (bœuf); funérailles en deux étapes : décomposition du cadavre, puis os nettoyés déposés au tombeau de famille, zig-zags du cadavre dans le cortège funéraire, purification des porteurs, deuil en tenue négligée, pieux ou pierres proches des tombes portant un morceau de toile; cimetières dans la forêt ou près des maisons; enclos du tombeau comportant des pieux sculptés de figures humaines, d'animaux ou d'oiseaux; cadavres enroulés dans des nattes ou déposés dans des auges en forme de pirogue; grottes funéraires; mégalithes; seconde fête des morts; possession par les esprits; jeteurs de sorts donnant la mort; ordalies par la pierre chauffée, les crocodiles, le poison, l'eau du serment.

c) *Culture*. — danses funéraires; danse des bras, gestes courts, battement des mains; professionnels de la danse, d'allure efféminée; danse des jeunes gens sous la lune, avec chants; chants satiriques; poésie de défi amoureux; poésie métaphorique et symbolique; éloquence métaphorique; connaissance de la numération décimale, des points cardinaux, des étoiles.

B. — *Traits communs à Madagascar et à l'Afrique de l'est.*

a) Rhodésie, Zambèze, Mozambique, Swahili : clan patriarcal, droits de l'oncle maternel; liberté de mœurs pour les célibataires des deux sexes; respect de la femme; pas de dot importante; images d'accouplements; inceste considéré comme renforçant la puissance (d'après Grandidier et Ferrand chez les Zafi-Raminia); dieu atmosphérique; culte des ancêtres; cadavre du roi placé dans un cours d'eau; serpents ancêtres; parenté à plaisanterie; ordalie pour la foule à qui l'on fait boire un liquide.

b) Chamites du nord-est et de l'est : castes, classes d'âge, assemblée des hommes libres limitant les pouvoirs du chef; princes divinisés; importance sociale du bœuf.

Certains traits sont communs à l'Afrique et à l'Asie. Aucune comparaison n'a fait l'objet de travaux scientifiques qui permettraient de préciser différences et ressemblances (1). Mais il est certain que celles-ci sont nombreuses et l'énumération ci-dessus n'en donne sans doute qu'une faible idée.

B. — HYPOTHÈSES

1. Hypothèses diverses

L'unité profonde du peuple malgache au double point de vue

(1) Il n'est en effet plus question aujourd'hui, comme les Grandidier l'avaient tenté à leur époque avec un courage et une continuité admirable, de résoudre seul des problèmes aussi divers et aussi difficiles. L'origine des Malgaches est la plus belle énigme du monde. Il faut, pour la résoudre avec certitude, des équipes de chercheurs spécialisés : anthropologues, linguistes, ethnologues, technologues, musicologues, archéologues, sociologues, menant des enquêtes et comparant les résultats à Madagascar, dans le monde indonésien, en Afrique du sud-est et peut être ailleurs. La science est fille de la sueur et du temps, et ceux qui proposent sont rarement ceux qui concluent... dans la mesure où l'on peut conclure.

linguistique et culturel, et son caractère composite du point de vue racial présentent une contradiction qui a troublé les spécialistes et provoqué l'écllosion d'un grand nombre d'hypothèses, généralement compliquées et parfois fort étranges.

Grandidier (1) voit dans les malgaches des indo-mélanésiens, c'est-à-dire des papous et des noirs orientaux mélangés d'indonésiens. Pour Razafintsalama (A 10) les malgaches sont des missionnaires bouddhistes venus d'une île disparue où se serait forgée une langue malgache à base de sanscrit. Ferrand (A 18) imagine, sur le sol malgache, la succession suivante : 1° une période prébantoue (il s'agit « d'une race inconnue et non attestée »); 2° une période bantoue (« ces migrants africains étaient des négrières en totalité ou en partie »!); 3° une période indonésienne pré-merina (indonésiens hindouisés venus de Sumatra vers le II^e ou IV^e siècle, se répandant dans toute l'île et imposant leur suprématie aux nigritiens bantous qui sont progressivement absorbés); 4° Arabes (VII^e au IX^e siècle); 5° deuxième arrivée de sumatranais (X^e siècle); 6° Persans; 7° dernière migration arabe. Le R. P. Dubois (A 21) propose l'arrivée successive : de pygmées (Kimosy), de nègres africains, de négroïdes indo-mélanésiens, de polynésiens, de chamites, de malais.

Une solution infiniment plus simple et plus proche de l'inventaire scientifique établi depuis lors, avait été donnée dès 1613 par un des premiers Européens qui aient envisagé le problème, le jésuite portugais Luis Mariano qui écrit (3, II, 6) :

On sait seulement à ce sujet que les premiers habitants de l'île Saint-Laurent (Madagascar) sont venus les uns de Malacca [Indonésie], les autres de la Cafrerie [Afrique orientale], et qu'il est arrivé, ultérieurement, dans la région du nord-ouest des Maures de l'Inde ou de l'Arabie et, longtemps après, quelques Portugais. On retrouve dans la langue et dans les usages des indigènes la trace de ces diverses nations.

A une date récente Hornell (A 3, A 4) et Dahl (A 11) ont émis des hypothèses proches de ce point de vue, que les dernières constatations anthropologiques (A 6) sont venues confirmer. *Le peuple malgache résulte de juxtapositions et de synthèses d'éléments indonésiens et africains.*

L'hypothèse d'un peuplement pygmée a eu comme origine :

1° l'existence, dans les légendes malgaches, de nains, portant des noms divers (Kinaoly, Kotokely, Kalinoro, Kokolampo, Pindi-Kinioki, etc...); 2° la mention, dans certains écrits

français du XVIII^e siècle (Maudave, l'abbé Rochon) d'un peuple pygmée, les *Kimosi*, habitant les montagnes du sud-est.

Or on n'a jamais vu les premiers, pas plus que les lutins et les farfadets en France; quant aux *Kimosi*, il existe une tribu de ce nom près d'Ivohibe, mais ils ne semblent pas différer des autres malgaches, même par la taille. Cette idée de nains est peut-être un lointain souvenir des négritos d'Indonésie ou des pygmées africains.

Le « substrat bantou », que la quasi-totalité des auteurs place à Madagascar avant l'arrivée des indonésiens, me paraît aussi dépourvu de preuves scientifiques. L'existence des *Vazimba*, premiers occupants du plateau central, n'apporte aucun appui à cette thèse, contrairement à ce qu'on a longtemps supposé. Les *Vazimba*, non seulement ceux qui subsistent dans la population du centre, mais aussi ceux qui vivent isolés dans l'ouest, n'offrent pas de traits linguistiques ou ethniques permettant de les tenir pour autre chose que des malgaches (1).

Je ne veux pas dire par là que toute arrivée d'africains avant les Malgaches ait été impossible. Sans doute le géographe arabe Edrissi (1154) écrit-il : « Les Zendj (noirs de la côte est d'Afrique) n'ont pas de bateaux pour voyager », et Hornell confirme qu'« aucune tribu bantoue n'a jamais navigué en quittant la terre de vue ». Cependant nous verrons que l'existence de canots dans la région de Zanzibar est attestée dès le 1^{er} siècle de notre ère et que cette région était fréquentée par des navigateurs arabes qui connaissaient la voile. On peut

(1) *Vazimba*. — Les *Vazimba* ont, dans les légendes merina, un aspect mythique d'esprits de la brousse et d'anciens propriétaires du sol. On trouve un peu partout, en Afrique et ailleurs, ce culte des anciens habitants, considérés comme maîtres du sol. Mais l'existence historique des *Vazimba* est attestée par les *Tantara* (*D 17*) et par *Drury* (in *C 1*, IV, 279 et 313); leur existence actuelle, dans leurs régions de refuge de l'ouest, a été décrite (notamment par *Birkeli* (*A 19*); nombre de mots supposés non malgaches par *Birkeli* sont simplement des mots de dialectes provinciaux).

Ferrand (*A 18*), et d'autres à sa suite, ont fait des *Vazimba* une tribu africaine. Il existe une tribu *Bamindza* le long du *Lwalaba* et une tribu *Bazimba* sur le lac *Kivou*. La consonance *Wazimba* paraît africaine. En 1589, au témoignage des Portugais (*Ch. Gray B 7*) une tribu *Zimba*, venant de l'intérieur, s'empara de *Kiloo*; des habitants furent massacrés ou mangés. *Wa* est le préfixe bantou des noms de peuples (*Ba*), dans sa forme ordinaire de l'Est africain (*Wadimou*, *Wapemba*, *Wanyamwezi*, etc...).

Hébert (*A 20*) propose l'explication : *Ziva* (parent à plaisanterie). Ces parentés ont été sans doute le résultat de contacts à Madagascar même, une sorte d'alliance de paix après un conflit. Mais rien n'empêche d'imaginer que les *Vazimba* soient des noirs venus de la Côte Est d'Afrique avec les proto-malgaches, après avoir fait alliance avec eux et avoir été plus ou moins assimilés.

donc imaginer que quelques-uns ont pu se risquer jusqu'à Madagascar pour y pêcher la tortue.

Mais il n'y a certainement pas eu d'établissement général et massif. Sinon il aurait absorbé, comme il l'a fait sans doute en certains points de la côte d'Afrique, les immigrants indonésiens arrivant en pirogue, peu nombreux et dispersés. *Le « substrat bantou » n'est pas prouvé; il est improbable (au moins sous forme massive); j'ajoute qu'il n'est pas nécessaire à la compréhension du peuplement de Madagascar et qu'il rendrait celle-ci difficile.*

Il ne réussit pas en effet à expliquer la présence dans la Grande Ile d'un peuplement mixte assorti d'une *langue et de coutumes d'origine essentiellement indonésienne*. Pour fournir cette explication deux hypothèses paraissent préférables :

A. — Les proto-malgaches indonésiens ont abordé par le nord ou l'est Madagascar déserte, l'ont occupée et ont ensuite razzé la côte africaine pour se procurer des esclaves.

B. — Venant de l'Inde, *ils ont séjourné à la côte d'Afrique, s'y sont mélangés ou alliés à des africains avec lesquels ils se sont rendus ensuite à Madagascar*. Je choisis cette hypothèse qui me paraît plus conforme à ce que nous savons des navigations anciennes et des faits constatés sur les différents points du parcours.

2. Le parcours

Ce parcours mérite d'être étudié dans ses diverses phases :

a) *d'Indonésie en Inde* : Dahl déduit de l'examen de la langue malgache qu'elle se rapproche des langues des Philippines et de Célèbes, mais qu'une partie de son évolution grammaticale s'est opérée à Bornéo (A II, 354 et fin). Il y aurait donc eu une première migration vers l'ouest à travers l'Indonésie, à moins d'admettre une communauté de langue en Indochine avant la migration des indonésiens et leur dispersion entre les îles. Il est possible qu'à ces proto-indonésiens, plus euro-péïdes et moins mongoloïdes que les malais actuels, se soient mélangés des éléments foncés (veddoïdes ou australoïdes) qu'ils avaient trouvés occupant avant eux l'archipel.

Il serait vain de conjecturer les causes de cette migration. Il s'agissait sans doute de populations très nomades, adaptées à l'existence maritime, s'installant quelque temps sur une côte pour faire des cultures, puis reprenant les canots à balan-

cier et cherchant l'aventure plus loin. Une version occidentale de l'épopée polynésienne.

Mais, à la différence des polynésiens, les proto-malgaches n'abordaient pas des mers tout à fait inconnues. Le *Périple de la mer Érythrée*, document grec du 1^{er} siècle de notre ère, parle de voyages partant de l'Inde du sud-est (pays tamoul) vers le pays de l'or (Kryse) qui est l'Asie du sud-est (A 22). On devait donc pouvoir, dans le nord de Sumatra ou sur la côte malaise, recueillir des renseignements sur les vents, les courants et la bonne saison pour se rendre dans l'Inde. Des marins intrépides pouvaient, dans ces conditions, se lancer en canots à balancier à travers le golfe du Bengale.

b) *d'Inde en Afrique orientale* : Leur passage dans l'Inde du sud a laissé peu de traces. Doit-on leur attribuer les monuments mégalithiques que l'on trouve à Ceylan et sur la côte de Malabar? L'usage persistant, dans ces mêmes régions, du canot à balancier est, plus probablement encore, leur héritage. Les « Pourana » relatent la légende d'Agastya : l'Inde du sud était fréquemment attaquée (au 11^e siècle après J.-C.?) par les gens « des pays du fond de la mer » qui débarquaient la nuit et razziaient les rivages; le héros Agastya but la mer et put ainsi vaincre les « pirates de la nuit ». Selon une autre tradition de la même époque un monarque Chera (Kerala, dans l'extrême ouest de l'Inde) gagna une bataille navale sur les « yavanas » (étrangers, gens de Java?) (A 23, 106, 115). On peut voir dans ces histoires une allusion à nos proto-malgaches, nomades de la mer devenus faméliques et quelque peu pirates, comme l'étaient alors et le furent ensuite pendant des siècles la plupart des marins en pays inconnu.

Des côtes de Coromandel et de Malabar le commerce était florissant à l'époque romaine avec la mer Rouge et Alexandrie. Aden constituait un port de transit. Le trajet Malabar-Arabie du sud était bien connu. On peut donc supposer que les pirates suivirent le trafic, avec escale à Sokotora, et recueillirent sur la côte arabe des renseignements sur l'Afrique de l'est, avec laquelle les peuples d'Hadramaout étaient en relations permanentes. Rien n'empêche d'ailleurs d'imaginer qu'ils ont suivi les vents et les courants qui, du sud de l'Inde, les entraînaient naturellement vers la côte africaine; celle-ci, même dans l'Inde, ne devait pas être inconnue des marchands arabes ou grecs, et le phénomène des moussons avait été déjà utilisé. Réaliser la traversée, en pirogue à balancier, de 3 000 kilomètres

de mer déserte n'en constituait pas moins un exploit fantastique.

c) *sur la côte d'Afrique orientale* : Il semble que les proto-malgaches se soient installés sur cette côte, de la Somalie jusqu'à Mozambique, et y aient laissé des traces dans la civilisation locale. La plus nette est le canot à balancier. Le cocotier, la case quadrangulaire à pignon, le culte du serpent, les tissus d'écorce en sont peut-être d'autres. Chez les Bagiumi, qui occupent la côte entre Kisimayou et les îles Lamou, on trouve la pêche au harpon, la pêche à la tortue à l'aide du rémora, la grande nasse du type malais ou malgache, le canot à balancier et le bateau cousu, la case quadrangulaire à deux pans, le tressage en diagonale et en hexagone au lieu du tressage africain en spirale (A 5).

De leur côté les immigrants indonésiens ont pris à la côte africaine, comme nous l'avons vu, de nombreux éléments de civilisation, certaines plantes et surtout des animaux domestiques qu'ils n'avaient pu amener dans leurs pirogues. Les tribus africaines n'étaient sans doute pas les mêmes aujourd'hui : à côté des Bantous, on trouvait peut-être des Bochimans, et sûrement des noirs de petite taille. Une certaine fusion dut s'opérer entre indigènes et immigrants. On peut imaginer que certains indonésiens restèrent dans le pays et furent, à la longue, africanisés, que les autres repartirent, mêlés de noirs africains, et se dirigèrent vers Madagascar.

d) *d'Afrique à Madagascar* : Dans la partie nord du canal de Mozambique les vents nord et nord-est dominant de novembre à février; les courants, à la même époque, sont variables, mais portent généralement vers le sud. Il était donc relativement aisé de gagner Madagascar avec l'escale des Comores. Les premiers africains ont pu y être amenés en même temps.

La côte de Madagascar où durent aborder les immigrants est celle du nord-ouest. Dahl (A II, 326) en donne une preuve linguistique : en maanjan (indonésien) Barat signifie l'ouest, et Timor l'est; alors qu'en malgache les mots correspondants, Avaratra et Atimo (ou atsimo) signifient respectivement nord et sud. En réalité, pense Dahl, ces expressions désignent la provenance des vents saisonniers plus que les points cardinaux. Sur la côte nord-ouest de Madagascar (et celle-là seule) le vent du nord, qui apporte les orages (varatra), correspond au vent d'ouest humide de l'Indonésie, alors que le vent sec

du sud répond à l'alizé de l'est indonésien qui a donné son nom à l'île de Timor.

Ainsi, probablement, sur cette côte face à l'Afrique, les proto-malgaches, achevant leur épopée maritime, abordèrent Madagascar et y posèrent peut-être pour la première fois le pied humain. Avec les Polynésiens, ils ont été les plus hardis et les plus extraordinaires des découvreurs maritimes des anciens temps.

3. Date

La date des premiers voyages ne peut être estimée qu'à un millénaire près. La date inférieure serait celle où le fer a fait son apparition en Indonésie (les évaluations varient de — 300 à + 200); elle pourrait être reculée à — 500 si l'on suppose un départ de la péninsule indochinoise où il a été connu plus tôt. Mais si l'on admet l'utilisation des routes maritimes déjà pratiquée, avec la notion des moussons, une date trop ancienne est exclue.

La date supérieure est celle de l'hindouisation de l'Indonésie. Les proto-malgaches sont partis auparavant, conservant la culture indonésienne originale sans adultération. Le petit nombre de mots sanscrits du malgache, tous d'origine commerciale et qu'on retrouve dans les autres langues indonésiennes, est une indication en ce sens. De même l'existence de certains objets encore vivants dans la civilisation malgache (pierres levées, bas de sagaie, etc...) et qui sont préhistoriques à Java-Sumatra. Le caractère légèrement archaïque de la langue malgache (formes verbales plus nombreuses) semble indiquer une séparation ancienne.

Mais l'hindouisation de l'Indonésie a été si peu uniforme qu'elle n'est même pas achevée partout aujourd'hui. Elle a eu lieu du 11^e au 15^e siècle sur la côte est de Sumatra, en Malaisie, à Java, sur certains points de Bornéo. Les autres côtes et îles restaient païennes et purement indonésiennes. Nous pourrions ainsi descendre jusqu'au 18^e siècle, date à laquelle sont attestés des bateaux plus importants que les pirogues à balancier dont se seraient servi nos immigrants. Les datations au carbone 14 ont donné, à un siècle près, les dates de 1110 après Jésus-Christ pour le site primitif de Talaky, et 970 pour celui d'Irodo.

4. Les Anciens ont-ils connu Madagascar?

Il ne semble pas qu'il y ait lieu de s'arrêter aux îles « Cerné »

et « Phébol » que les anciens philosophes imaginaient aux limites orientales du monde. Il en va tout autrement de l'île Menouthias des géographes alexandrins.

Les égyptiens avaient navigué jusqu'au pays de Pount, situé sans doute au sud de la mer Rouge. Les Grecs d'Alexandrie recueillirent leur succession comme navigateurs et, lorsqu'ils furent soumis à Rome, assurèrent le trafic de l'empire romain avec la « mer Erythrée », c'est-à-dire l'océan Indien. Aden (Eudaïmôn) était, dans la direction de l'Inde, leur point de relâche principal. Ils s'y trouvaient en contact avec les Arabes Sabéens (Yémen) et aussi avec ceux de l'Hadramaout, notamment les *Himyar* et les *Mafir*, tribus qui existent encore aujourd'hui et qui, en ce temps là, dominaient la côte orientale d'Afrique avec laquelle ils trafiquaient régulièrement.

Deux documents grecs alexandrins nous donnent des renseignements sur cette côte et sur l'île Menouthias; ce sont le *Périple de la mer Erythrée* (du 1^{er} siècle après J.-C.) et la Géographie de Ptolémée (11^e siècle).

a) Le *Périple de la Mer Erythrée* décrit la côte d'*Azania*, qu'on trouve au delà du cap des Aromates (Guardafui). Il énumère plusieurs ports avant d'arriver, au bout de sept jours, aux îles Pyralées (probablement l'archipel Patta, Manda, Lamou, au sud de la Somalie).

De là, un peu au-dessus du vent [direction] du sud-ouest, après un trajet de deux jours et deux nuits vers le couchant [?], se rencontre l'île *Menouthias*, distante d'environ 300 stades de la terre, île basse et couverte d'arbres, dans laquelle il y a des fleuves, diverses espèces d'oiseaux et une tortue de montagne. Les seules bêtes fauves sont les crocodiles, qui du reste ne font de mal à personne. Il y a des embarcations cousues (rhapta) et d'un seul morceau de bois dont les habitants se servent pour aller à la chasse des tortues de mer qu'ils prennent d'une manière particulière au moyen de paniers d'osier placés le long du rivage à l'entrée des grottes sous-marines.

Grandidier a supposé qu'il s'agissait de la côte ouest de Madagascar. Les directions et les distances indiqueraient plutôt Zanzibar ou Pemba (1).

(1) *La Menouthias du Périple*. — Grandidier (3, 1 à 10) estime que les Pyralées sont les Comores et que la description de Menouthias ne peut s'appliquer à Zanzibar à cause des crocodiles. Mais *Krokodilos* en grec signifie aussi bien lézard, et Zanzibar peut avoir eu autrefois des crocodiles. *Pyra* désigne un feu qu'on allume et non une île volcanique, et le mot *diôryx*, que le *Périple* applique au détroit situé entre les Pyralées et la Côte, signifie fossé, et ne saurait s'appliquer à cette vaste mer qu'est le canal de Mozambique. De

A deux jours de navigation de cette île se trouve le dernier port du continent d'Azania. Il est appelé Rhapta parce qu'on y fabrique ces barques cousues dont nous venons de parler.

Il semble qu'on doive fixer ce point vers Dar es Salam. Il y avait là un peuple de grande taille réparti entre de nombreux chefs, soumis depuis longtemps au roi des Mafir d'Arabie.

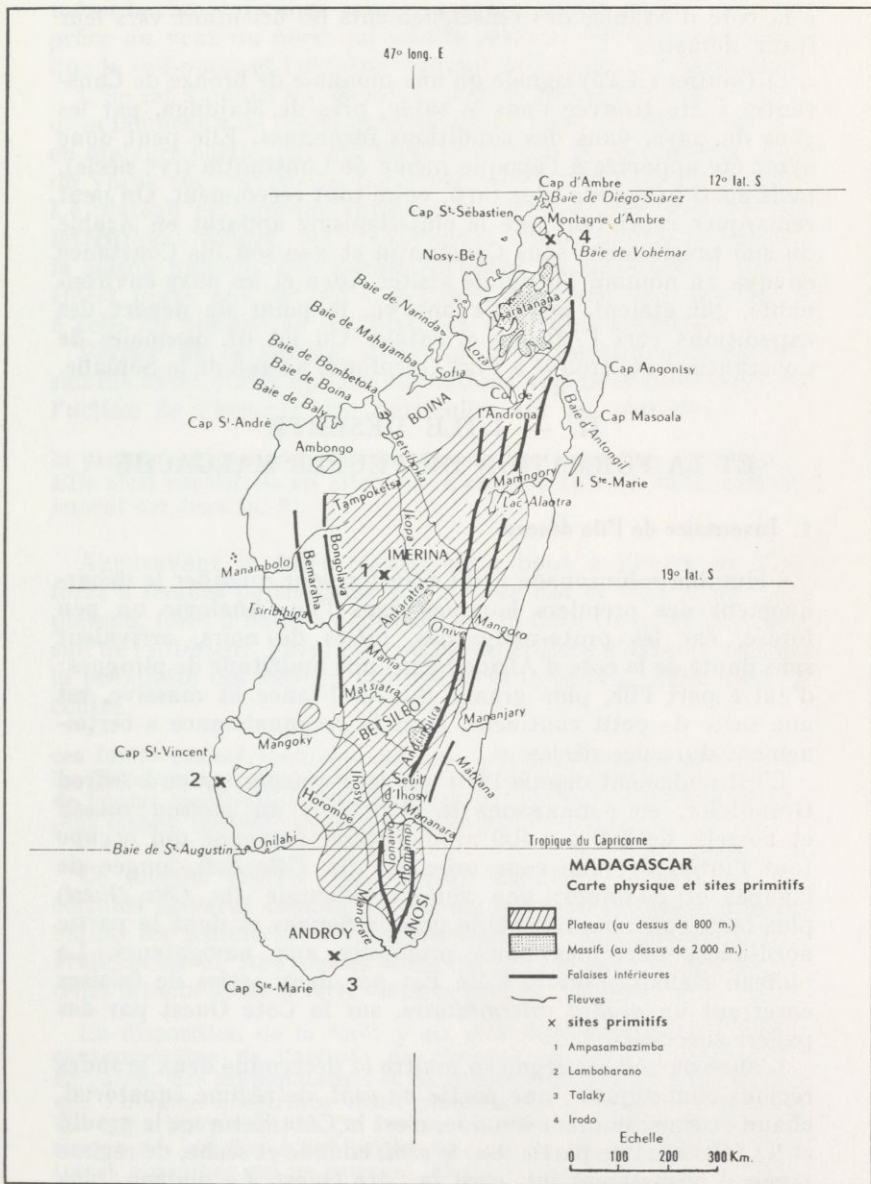
Le Périple, s'il fait connaître pour la première fois la côte orientale d'Afrique et son commerce (lances, haches, couteaux, perles de verre, vin, froment à l'importation; ivoire, cornes de rhinocéros, écaille de tortue à l'exportation) semble avoir suivi exactement cette côte et ignoré Madagascar. On ne peut donc en tirer aucun argument pour la date de peuplement de la Grande Ile. Nous savons cependant par lui que l'on trouvait sur cette côte des pirogues monoxyles et des barques cousues; celles-ci étaient en usage en Indonésie, mais aussi dans l'Arabie du sud. Il n'est pas question du balancier caractéristique des indonésiens.

b) *Ptolémée* est un mathématicien et un géographe. Il s'appuie sur le témoignage de deux marins grecs qui s'étaient rendus à Rhapta. Il place Rhapta à 8° 25' (latitude approximative de Kiloa) et le point extrême de la côte, Prason, à 15° sud (vers Mozambique). A cinq degrés de longitude au nord-est de Prason, et à 12° 30' de latitude il situe l'île Menouthias. L'écart de longitude est à peu près celui qui sépare Mozambique de Majunga; la latitude indiquée est proche de Diego Suarez.

Ptolémée reproduit-il des renseignements recueillis par les marins grecs venus à Rhapta ou a-t-il bénéficié d'indications de navigateurs d'Arabie du sud? En tout cas son île Menouthias, à la différence de celle du Périple, pourrait être Madagascar. Cette notion reste quelque peu stérile, puisque non accompagnée de description, mais elle indiquerait que les marins arabes qui fréquentaient Azania avaient passé au delà de Rhapta et peut-être reconnu la Grande Ile. Si même celle-ci n'avait déjà, à cette époque, été occupée par les proto-malgaches, ceux-ci auraient pu du moins recueillir plus tard,

plus Grandidier fausse ou néglige les distances et les directions. Je me range donc à l'avis de Muller (A 27), de Guillain (A 28), de Gautier (A 25), et de Gravier (A 24, 393), qui paraît à la fois plus respectueux du texte et plus raisonnable.

Pour la Menouthias de Ptolémée, j'exprime, en la dissociant de celle du Périple, une conjecture très hasardeuse étant donné les erreurs de longitude fréquentes du célèbre géographe alexandrin.



à la côte d'Azania, des renseignements les orientant vers leur futur domaine.

c) Gautier (A 25) signale qu'une monnaie de bronze de Constantin a été trouvée dans le sable, près de Majunga, par les gens du pays, dans des conditions inconnues. Elle peut donc avoir été apportée à l'époque même de Constantin (iv^e siècle), mais aussi beaucoup plus tard, voire tout récemment. On peut remarquer cependant que le christianisme apparut en Arabie du sud précisément sous Constantin et que son fils Constance envoya un nommé Théophile visiter Aden et les pays environnants, qui étaient, nous l'avons vu, le point de départ des expéditions vers l'Afrique orientale. Un lot de monnaies de Constantin a été trouvé à Port Ournfond, au sud de la Somalie.

II. — L'ILE DÉSERTE ET LA FORMATION DU PEUPLE MALGACHE

1. Inventaire de l'île déserte

« Humble robinsonade », dit Gautier pour qualifier le débarquement des premiers hommes dans l'île. Analogie un peu forcée, car les proto-malgaches, mêlés de noirs, arrivaient sans doute de la côte d'Afrique dans une multitude de pirogues; d'autre part l'île, plus grande que la France et massive, est une sorte de petit continent, dont la reconnaissance a certainement duré des siècles.

C'est seulement depuis 1870 que nous-mêmes, grâce à Alfred Grandidier, en connaissons la structure; un *plateau* massif et bosselé, de 800 à 1400 m d'altitude moyenne qui occupe tout l'intérieur; une zone orientale (la *Côte Est*), longée de lagunes et de dunes; une zone occidentale (la *Côte Ouest*) plus large, où aboutissent de grands fleuves et dont la partie nord-ouest offre des baies profondes aux navigateurs. Le plateau s'abaisse sur la Côte Est par deux séries de falaises enserrant un *gradin intermédiaire*, sur la Côte Ouest par des paliers successifs.

L'alizé du sud-est règne en maître et détermine deux grandes régions climatiques : une partie *au vent*, de régime équatorial, chaud et constamment humide, c'est la Côte Est avec le gradin et les falaises; une partie *sous le vent*, chaude et sèche, de régime tropical proprement dit, c'est la Côte Ouest. Le plateau, plus frais, a un régime pluvial de transition. Sur la Côte Ouest elle-

même le climat du nord-ouest présente une variété plus humide, grâce au vent du nord qui souffle pendant l'été austral, alors que le sud-ouest et l'extrême sud ont un régime pré-désertique.

L'île est aujourd'hui déboisée, sauf la falaise de l'est et quelques lambeaux de forêts-galeries dans l'ouest. L'est est occupé, en majeure partie, par une forêt secondaire de repousse (Savoka ou Vorok'ala : ravenales, bambous, bois tendres) et des marais. Le plateau est presque entièrement dénudé, avec des collines latéritiques rouges, mal recouvertes d'une prairie pauvre à la saison humide; des marais occupent les bas-fonds. La Côte Ouest porte une savane à palmiers dispersés, très semblable à celle du Soudan ou des plateaux d'Afrique australe.

Perrier de la Bâthie, dans un livre fondamental (*A 29*), semble avoir établi que ces formations végétales résultaient de l'action de l'homme. En particulier sur les plateaux,

la prairie est une conséquence directe des incendies périodiques. Elle n'est constituée en effet que d'espèces aptes à subir annuellement ces feux (p. 9).

Auparavant la forêt régnait d'un bout à l'autre de l'île, forêt à feuilles persistantes sur la Côte Est et tout le nord du plateau, forêt à feuilles caduques sur la Côte Ouest et la région sud de l'intérieur. Forêt plus ou moins épaisse d'ailleurs suivant la proximité des fleuves, l'humidité et le terrain. Ainsi dans le centre,

ces forêts étaient localisées dans les plaines, dans les vallées, sur les plateaux et dans certaines régions seulement. Ailleurs c'étaient de hautes broussailles, des arbres tortueux, avec, dans les régions plus sèches, des îlots de plantes xérophytes (p. 61).

Ce monde végétal était habité par des animaux divers, certains disparus comme les tortues géantes, les hippopotames nains, les lémuriers de grande taille et les oiseaux géants, Mullerornis et Aepyornis, dont on trouve encore parfois les œufs intacts posés à terre dans la brousse du sud.

La disparition de la forêt y est certainement (sur le plateau) contemporaine de l'arrivée de l'homme et de l'extinction des Epyornis, des hippopotames et de grands animaux contemporains, que l'homme a détruits vraisemblablement en même temps que la végétation primitive. On trouve, en effet, dans les parties supérieures des couches à subfossiles du Centre, des bois brûlés et des traces humaines qui ne peuvent laisser aucun doute à cet égard... On peut conclure de tous ces faits que la destruction de la forêt y date au moins de cinq siècles et au plus de 4 000 ans, (p. 173) (1).

Les ressources en gibier étaient donc abondantes et d'une proie aisée. Aux animaux aujourd'hui disparus s'ajoutaient ceux qui existent encore : les nombreux lémuriers de moyenne ou de petite taille, les sangliers, les hérissons, les chauves-souris, d'innombrables oiseaux de forêt ou de marais, les anguilles et autres poissons de rivière ou de mer, les tortues de mer et les cachalots, les crabes et les crevettes d'eau douce. Pas de gros carnassiers, sauf le crocodile, pas de serpents venimeux. Un paradis pour l'homme, si l'on met à part les moustiques des régions basses et des marais.

Les ressources végétales n'étaient pas moins précieuses : bois, palmiers divers, ravenales, bambous pour la construction des cases et les récipients; écorces, fibres de raphia et de joncs pour les vêtements; racines et fruits de la forêt pour la nourriture.

La forêt, à vrai dire, constituait un obstacle. Les falaises et massifs montagneux en formaient un autre. Mais rien d'insurmontable. Les plus hauts massifs n'atteignent pas 3 000 mètres (Tsaratanana dans le nord, Ankaratra dans le centre, Andringitra dans le sud-est) et il est facile de les contourner. On trouve même des régions déprimées au sud du Tsaratanana (col de l'Androna), et au sud de l'Andringitra (seuil d'Ihosal) par lesquels le passage d'une côte à l'autre est relativement aisé. Les larges vallées de l'ouest, et même certains thalwegs de torrents de l'est offrent des voies d'accès vers le plateau. Le plus grand obstacle était sans doute l'espace; démesuré pour des groupes peu nombreux, plus habitués sans doute à l'Océan qu'aux randonnées terrestres.

Les conséquences de cette étendue, de cette massivité du continent malgache en marqueront toute l'histoire : difficulté à le peupler (le peuplement est loin d'être encore achevé aujourd'hui); diversité du climat et du relief contribuant, avec les immenses espaces vides, à individualiser les groupes humains. L'isolement de Madagascar, île du bout du monde, a contribué d'autre part

(1) *Forêts du plateau.* — Grandidier et Gautier ont cru que les terrains latéritiques du Centre n'avaient jamais connu d'autres revêtements que la prairie. Il semble bien résulter pourtant des travaux de Perrier de la Bâthie, d'Humbert et d'autres botanistes que la forêt a recouvert au moins d'immenses régions. Il en reste encore quelques lambeaux (forêts de Manjakatempo dans l'Ankaratra, d'Ambositra au sud de la ville, de Manantanteli dans le district d'Ankazobe). On rencontre parfois, en établissant des rizières, d'énormes souches englouties dans les marais. Les villages et les villes même étaient en bois jusqu'à une époque récente.

à créer une protection et à maintenir dans une large mesure l'unité due aux origines.

2. Début du peuplement

Si l'île offrait ses ressources, le peuple-Robinson amenait les siennes. Il avait ses techniques héritées de l'Indonésie : l'agriculture du brûlis et de la rizière, la poterie, l'extraction du fer et la métallurgie, la construction des cases en bois et en fibres végétales, le tressage et le tissage pour les vêtements, les armes et les pièges pour la chasse et la pêche, la navigation.

Les plantes importées provenaient pour la plupart d'Indonésie : le cocotier (nio), l'igname (ovi) portent des noms indonésiens; le riz (vari), la canne à sucre, le coton, les Calebasses avaient peut-être été pris dans l'Inde; la banane (akondro, fontsi), le taro (saonjo, taho) portent un double nom, africain et indonésien, indiquant sans doute une double origine; le mil (ampemba) est incontestablement africain, ainsi que le haricot et le voanjo; le gingembre et le coton sont asiatiques. Le voyage le long des côtes, avec des temps d'arrêt, rend compte de ces apports, qui sont très anciens (1).

Les piroguiers ne s'étaient certainement pas encombrés d'animaux domestiques. Ils les prirent à la côte d'Afrique d'où leurs noms africains : la poule (akoho), la pintade (akanga), la chèvre (osi), le mouton (ondri), le bœuf à bosse (ombi, aombe). Les proto-malgaches n'avaient sans doute connu en Indonésie que le buffle, animal fort différent, dont ils donnèrent le nom (lambo) au sanglier malgache, puis au porc. Le chien (amboa, alika) et le chat (kari, piso, saka) ont à la fois des noms africains et indonésiens; celui du rat (voalavo) est un souvenir d'Indonésie.

Le monde des îles indonésiennes et celui de la côte africaine allaient donc se reconstituer sur la côte malgache. Il est infiniment probable que nos navigateurs ont reconnu et occupé rapidement les côtes où ils trouvaient un climat équatorial

(1) *Plantes alimentaires.* — D'après Portères (A 31) le nom malgache du riz, *vary* (bari en composition), peut-être rapproché des mots indiens *vori* (telinga), *ari*, *pari*, *padi* (indonésien) qui désignent le riz, et *vari* qui désigne le millet dans la région de Bombay. A rapprocher aussi du sanscrit *vrihi*. M. Portères estime que les variétés malgaches de riz sont voisines de celles de l'Inde du sud et de Ceylan. Le mot *ampemba* pour le mil viendrait de l'île de Pemba. Quant au taro, on ne trouve la forme malayo-polynésienne *taho* qu'en dialecte Betsileo; le mot malgache ordinaire, *saonjo*, serait une allusion au pays des Zends de la Côte d'Afrique.

conforme à leurs habitudes et propice à leurs cultures, c'est-à-dire le nord-ouest et l'est. Le passage du cap d'Ambre et la houle de la Côte Est, avec l'alizé contraire, ne pouvaient gêner beaucoup des embarcations légères, mues aussi souvent à la pagaie qu'à la voile, et qui avaient pratiqué des traversées bien autrement scabreuses.

L'ouest et l'extrême nord, plus secs, n'ont peut-être pas fait l'objet d'occupations permanentes; de même le sud, à la brousse cactée, aux falaises battues de vents furieux. Quant à l'intérieur, défendu par les forêts, les rapides des fleuves, les falaises, il n'a dû voir apparaître d'abord que les esclaves évadés, les vaincus des guerres, les individus expulsés de leur groupe social. C'est peut-être là l'origine des Vazimba, dont on nous dit qu'ils n'avaient pas de chefs.

Les clans indonésiens, fortement mélangés de noirs à la côte d'Afrique, vont se disperser le long des côtes; le pays est vaste et aucun indigène, aucun fauve ne les menacent. Chaque famille pourra organiser son existence autonome, avec son patriarche, chef et prêtre, ses collatéraux, ses clients. Chacun est un petit état indépendant, isolé par la forêt et l'étendue.

Mais la stabilité et l'isolement ne durent pas. La tradition de la rizière inondée, importée d'Asie, n'a sans doute pas été oubliée, mais elle exige de gros efforts d'établissement. Il est beaucoup plus facile et même nécessaire, dans un pays de forêt de recourir à la vieille méthode, indonésienne et africaine, de défrichement par le feu, le *tavi*. On plante les ignames, le saonjo, le riz de montagne, les courges dans les cendres chaudes fertiles, et l'année suivante on pousse plus loin. L'herbe de repousse nourrira les bœufs. Et l'on profitera, en outre, dans les forêts, des ressources de la chasse et des racines sauvages. Ainsi, on avance, on déboise de proche en proche. Sur la Côte Est humide, une forêt secondaire repousse vite. La forêt sèche de l'ouest, la forêt d'altitude des plateaux seront peu à peu détruites, faisant place à la savane et à la prairie.

La dispersion et le *tavi* itinérant seront favorisés par l'évolution sociale. Les familles grandissent en nombre; il est de plus en plus difficile de les maintenir sous le commandement du patriarche de la branche aînée; des rivalités naissent; les branches cadettes se séparent et vont créer des établissements ailleurs. Un nomadisme terrestre succède ainsi au nomadisme maritime.

Au cours de ces errances, des rencontres se produisent entre

Dans la même collection

Mondes d'outre-mer

Série HISTOIRE
(Histoire des pays d'outre-mer)

R. CORNEVIN

HISTOIRE DU TOGO

Prix Maréchal-Lyautey 1960 (Ac. Sc. d'outre-mer)
3^e édition. — Avec 16 cartes et 46 photographies

HISTOIRE DU DAHOMEY

Avec 10 cartes, un croquis et 35 photographies

HISTOIRE DU CONGO

3^e édition. — Avec 19 cartes et 54 photographies

R. PASCAL

LA RÉPUBLIQUE MALGACHE

Avec 3 croquis et 11 photographies

E. SÉRÉ DE RIVIÈRES

HISTOIRE DU NIGER

Avec 8 croquis et 24 photographies

M. J. CHAILLEY

HISTOIRE DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Avec 17 cartes et 88 photographies

A. TOUSSAINT

HISTOIRE DES ILES MASCAREIGNES

Avec 22 reproductions

Série NATIONS
(Pays, peuples, problèmes)

P. KALCK

RÉALITÉS OUBANGUIENNES

Avec 7 croquis et 45 photographies

R. CORNEVIN

LES BASSARI DU NORD TOGO

Avec 7 cartes, 4 croquis et 16 photographies

M. PALAU MARTI

LE ROI-DIEU AU BÉNIN

Avec 8 croquis et 20 photographies

Docteur H. KOCH

MAGIE ET CHASSE AU CAMEROUN

Avec croquis et photographies

Éditions BERGER-LEVRULT

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

